

Bulletin météorologique.

Washington, 5 octobre. — Indications pour la Louisiane — Temps généralement beau précédé d'ondées dans la partie sud ; plus frais dans l'intérieur ; légers vents variables tournant au nord.

Les politiciens républicains et les responsabilités de la situation.

Nous voici en pleine période électorale. Les luttes qui s'engagent, à droite et à gauche, sur toute l'étendue de l'Union, semblent n'avoir pas une grande importance, au point de vue national. Il ne s'agit, en effet, que d'élections de gouverneurs, de lieutenants-gouverneurs, de juges, et autres fonctionnaires d'Etat et de municipalités. En réalité, elles ne sont que les avant-courriers de celles, bien autrement sérieuses et fécondes en conséquences, qui vont rouler, l'an prochain, sur la question présidentielle, dont on ne peut contester le caractère — essentiellement national dans tous les temps, et essentiellement international, à l'heure qu'il est, après les événements aussi prestigieux que glorieux qui viennent de se passer.

Pour tous ceux, quels qu'ils soient, qui peuvent nourrir une pensée dans l'esprit ou un sentiment dans le cœur, hommes du Nord ou hommes du Midi, anglosaxons ou latins, natis, naturalisés ou simples résidents, il est extrêmement curieux d'écouter sur place, ou de suivre de loin, dans les journaux, les discours des candidats et de leurs soutiens, dans les différentes conventions qui se succèdent, avec une effrayante rapidité, dans presque tous les Etats.

Tous, ou presque tous, ne cherchent qu'à enflammer l'amour-propre des populations; qu'à surexciter chez elles le sentiment de la grandeur et de la puissance du pays.

Ne songent-ils à se forger ou à se consolider une popularité, toujours facile, quelquefois malsaine, ils ne font voir à ces populations que le côté brillant, l'atout de la médaille, et se gardent bien de leur en montrer le revers, avec ses devoirs et ses responsabilités, souvent pénibles, toujours onéreux.

Il faut bien qu'on le sache, la conquête par les armes ou par les moyens pacifiques, entraîne après elle autant et plus de devoirs que de droits et de privilèges.

Il faut que l'entrée de l'Union Américaine dans le concert des grandes nations maritimes et guerrières, profite à l'humanité et devienne un véritable progrès, pour être légitime; autrement, à quoi bon l'intrusion d'un instrument nouveau dans ce concert qui n'est déjà que trop compliqué!

Voilà les idées saines qu'il faut inculquer aux populations américaines. Cela vaut mieux que tous les discours enflammés que leur servent, pour le moment, les Chancey, Depew, les Forker, les Smith et autres politiciens qui ne flattent le peuple que pour le mieux exploiter. Quelques conseils honnêtes et loyaux sur les responsabilités qui résultent de la situation nouvelle, feront plus de bien aux populations que toutes les flatteries intéressées dont les enivrent aujourd'hui les politiciens du parti républicain, qui voudraient s'éterniser au pouvoir.



COL. JAMES A. SEXTON.

Le colonel Sexton vient d'être nommé Commandant en Chef de la Grande Armée de la République. Il est de Chicago, et a servi avec distinction sous les drapeaux durant notre guerre civile.

HISTOIRE DE LOUPS

Dans une chronique du "Temps", M. A. Couteux raconte qu'il a reçu au sujet du loup, une communication intéressante d'un maître loupier de la Charente, M. Riza.

Voici la lettre de M. Riza: Les gens qui disent que le loup est un animal poltron n'ont jamais eu de rapports suivis avec cet animal. J'en ai chassé beaucoup et pris un grand nombre; j'ai donc été à même d'étudier de près leurs habitudes, et je n'ai jamais rencontré chez eux de signes de poltronnerie. Un loup attaqué par une meute de chiens vigoureux fuit, il est vrai; mais lorsqu'après une course rapide les chiens ne forment plus une masse compacte, lorsque deux ou trois chiens prennent la tête, suivent les sans bruit, et vous voyez que, dans le premier bois un peu fourré, le loup fera tête, et malheur au chien imprudent qui voudra l'attaquer.

Je vous demande la permission de vous conter certains faits dont j'ai été témoin:

Un jour, quelques-uns de mes amis et moi nous avions été, dans la forêt de Braconnie, une portée de loups. L'on avait été pris très vite et nous continuâmes la chasse. Un second loup venait d'être lancé lorsque la mère, entendant la chasse, vint bravement au devant des chiens et se faisait chasser à vue, entraînant à sa suite toute la meute. Les chiens furent arrêtés et ramenés sur les louvards et pendant que nous rapprochions l'un d'eux, nous entendîmes la louve, revenue elle aussi, appeler sa famille. Tout cela nous laissait à qui mieux mieux autour de nous.

Tout le jour s'est passé ainsi, la louve se livrait aux chiens quand un de ses petits était trop vivement poussé et elle les entraînaient le plus loin possible. Mais dès que, nous étant aperçus du change, nous arrêtions la meute pour la ramener sur les louvards, elle revenait aussi vite que nous-mêmes pour recommencer le même manège. Vous devinez le sort du malheureux chien qui fut resté le soir en forêt.

Un autre jour, mon vieil ami, M. de Roux, était allé dans la forêt de Bel-Air avec une quinzaine de chiens. Il y trouva une famille de sept louvards entourant leur mère.

Cela se passait à la fin de novembre: les louvards avaient donc alors six à sept mois. Le combat s'engagea, mais ne fut pas à l'avantage des chiens. Les loups, malgré la trompe et les cris des chasseurs, refusèrent de quitter

l'enceinte où ils s'étaient établis, et les chiens dont plusieurs étaient blessés se réfugièrent derrière les chevaux. M. de Roux dut s'avouer vaincu et battit en retraite.

Mais quel ne fut pas son étonnement quand il entendit tout à coup un de ses chiens criant derrière lui. Il se retourna, vit la louve en train d'enlever un chien déjà blessé et ne sut que le temps de courir sur elle et de lui faire lâcher prise avant que le chien fût étranglé. Trois jours après, nous retournâmes dans la forêt: les loups ne savaient encore de résister, mais nous avions découpé cinquante chiens, la partie était trop inégale et nous tirâmes de la défaite qu'ils avaient infligé à la meute de M. de Roux une vengeance éclatante. Je ne sais si vous avez entendu parler de la bête rouge qui vivait au commencement du siècle dans cette même forêt de Bel-Air. C'était une louve qui, pendant plusieurs années, jeta l'épouvante dans tout le pays. Elle allait jusqu'à enlever les enfants et j'ai connu personnellement un vieux bonhomme qui, à l'âge de sept à huit mois, était passé par ses mâchoires. Heureusement pour lui, bien emmaillotté dans des langes épais, il fut suffisamment protégé contre les dents de la bête férocité que la mère, aidée d'hommes et de chiens, contraignit à lâcher prise. Ce fut, du reste, le dernier mauvais coup de la bête rouge. Une grande battue fut organisée par les vengeurs du pays et la population de la bête rouge; il fut tué et sa race, un peu adoucie, se contente aujourd'hui de manger les moutons et les chiens.

Pour finir, M. Riza conte un fait qui est passé dans une des fermes touchant les bois des Cygnes. C'était en cette saison. Les gens étaient en train de battre leur blé, lorsque l'un d'eux, monté sur une meule de gerbes, vit un loup qui était venu prendre un mouton dans un pré attenant à la grange. Il prévint aussitôt ses compagnons qui, armés de fourches et de faux, se précipitèrent à la poursuite du loup.

Le pré, entouré d'une très forte haie, était fermé par une haute claie, et le loup n'ayant pas d'autre issue, les hommes se croyaient bien sûrs de lui faire lâcher le mouton. Messire loup arriva à la claie et se rend compte qu'il ne peut la franchir avec son fardeau.

Il se dressa alors sur les barrières de derrière, s'appuya sur la barrière, fit passer le mouton, puis d'un bond franchit l'obstacle, dans le bois. Amusante l'histoire de ce loup qui est loin d'être une bête.

Li-Hong-Tchang et Bismarck.

Lors de son voyage à travers les principaux pays de l'Europe, Li-Hong-Tchang était accompagné de deux premiers secrétaires, Lo-Feng-Lu, — aujourd'hui ambassadeur de Chine à Londres, — et Lien-Fang, directeur de l'Ecole militaire de Tientsin. Ces personnages ont rédigé une relation du voyage accompli par leur maître dans les pays d'Occident. Nous extrayons du chapitre où se trouve racontée la visite de Li à Friedrichsruhe le dialogue suivant entre l'homme d'Etat chinois et son collègue prussien:

«Le grand secrétaire posa au prince de Bismarck cette question: — Par quel moyen pourrions-nous rendre à la Chine sa prospérité? — Ce sujet, répondit le prince, n'est pas très facile. Je ne saurais guère faire à votre question une réponse motivée. — «Li»: Mais n'existe-t-il pas des principes politiques d'une valeur générale? — «Le prince»: Il faut former une armée, puis acquiescer et maintenir, grâce à cet instrument, la suprématie de votre empire. Il n'y a pas d'autre moyen que celui-là. Il n'est pas nécessaire que votre armée soit très nombreuse. Ne dépensez pas 50,000 hommes. Mais vos soldats doivent être jeunes, ils doivent être courageux et bien disciplinés. — «Li»: Il ne manque pas de soldats en Chine. Il ne manque pas non plus d'un bon enseignement militaire. Je me suis efforcé, pendant trente ans, d'améliorer notre armée. Pourtant, je ne puis aujourd'hui échanger mon sentiment. Dans les cinq parties du monde, il n'est aucune armée qui ressemble à l'armée allemande. Quand je rentrerai en Chine, je ferai réorganiser notre armée sur ce modèle. Son instruction sera confiée à des officiers allemands. — «Le prince»: Quand votre armée aura été ainsi réorganisée, vous ne tarderez pas à apercevoir les bons résultats de cette mesure. Ne la dissimulez pas en des points trop éloignés. Gardez-la dans la ville centrale de votre empire, ou dans une des cités les plus importantes. Les transports de troupes se font facilement d'un point à un autre. Il suffit pour cela que de bonnes routes stratégiques aient été construites à temps. Vous à cette question, dès maintenant, toute votre sollicitude...»

Les conseils du prince de Bismarck n'ont pas été d'une grande utilité à Li-Hong-Tchang; lui aussi, il a trouvé aujourd'hui son Friedrichsruhe.

Le monument de Mgr Freppel.

On procède en ce moment, dans la cathédrale d'Angers, aux travaux préparatoires pour l'érection du monument de Mgr Freppel, et les ouvriers qui font les terrassements nécessaires viennent de faire une découverte archéologique du plus haut intérêt. Au cours des déblais, à l'angle nord-est du bras gauche du transept, ils ont mis à jour, à 1 m. 50 de profondeur, un caveau voûté, en tout semblable à celui dans lequel on avait dernièrement retrouvé les restes du roi René et de la reine Isabelle. Ce nouveau caveau renfermait les débris d'un cercueil en chêne et des ossements parmi lesquels se trouvaient les fragments d'une croix en ivoire, un anneau, une petite lampe, etc.

Ce tombeau a été reconnu pour être celui de Mgr Hardouin de Bueil, évêque de Saint-Maurice, évêque d'Angers de 1374 et 1399.

Le cerveau de Bismarck.

La corrélation entre le développement des facultés mentales et le poids du cerveau n'est pas, tant s'en faut, généralement admise par les anthropologistes. On a remarqué cependant que cette corrélation existait dans bien des cas, et les dernières constatations faites par Herz, Otto Amon et le professeur Schafer, de Berlin, sur le crâne du Chancelier de Fer, vont probablement servir de thème de discussion entre les partisans de l'une et de l'autre théorie.

En effet, le cerveau de Bismarck ne pesait pas moins de 1 867 grammes. Or, si l'on doit faire les plus expresses réserves sur la rectitude du jugement et les procédés politiques du prince, il n'est pas possible de nier qu'il ne fût une grande intelligence.

Le poids moyen du cerveau d'un Européen instruit oscille entre 1,350 et 1,400 grammes. Parmi les hommes illustres dont on a fait l'autopsie, nous savons que l'écopale de Dante pesait 1,470 grammes, celui de Schiller 1,506, celui de Kant 1,624, celui de Byron 1,792 et celui de Cuvier 1,820 grammes. Bismarck dépasserait donc le record cérébral jusqu'à nouvel ordre.



WHARTON BARKER.

M. Barker est un journaliste de Philadelphie, possesseur d'une forte fortune. Sa candidature à la présidence des Etats-Unis par le parti populiste est déjà posée pour l'année 1900.

Le monument de Mgr Freppel.

On procède en ce moment, dans la cathédrale d'Angers, aux travaux préparatoires pour l'érection du monument de Mgr Freppel, et les ouvriers qui font les terrassements nécessaires viennent de faire une découverte archéologique du plus haut intérêt. Au cours des déblais, à l'angle nord-est du bras gauche du transept, ils ont mis à jour, à 1 m. 50 de profondeur, un caveau voûté, en tout semblable à celui dans lequel on avait dernièrement retrouvé les restes du roi René et de la reine Isabelle. Ce nouveau caveau renfermait les débris d'un cercueil en chêne et des ossements parmi lesquels se trouvaient les fragments d'une croix en ivoire, un anneau, une petite lampe, etc.

Ce tombeau a été reconnu pour être celui de Mgr Hardouin de Bueil, évêque de Saint-Maurice, évêque d'Angers de 1374 et 1399.

Le cerveau de Bismarck.

La corrélation entre le développement des facultés mentales et le poids du cerveau n'est pas, tant s'en faut, généralement admise par les anthropologistes. On a remarqué cependant que cette corrélation existait dans bien des cas, et les dernières constatations faites par Herz, Otto Amon et le professeur Schafer, de Berlin, sur le crâne du Chancelier de Fer, vont probablement servir de thème de discussion entre les partisans de l'une et de l'autre théorie.

En effet, le cerveau de Bismarck ne pesait pas moins de 1 867 grammes. Or, si l'on doit faire les plus expresses réserves sur la rectitude du jugement et les procédés politiques du prince, il n'est pas possible de nier qu'il ne fût une grande intelligence.

Le poids moyen du cerveau d'un Européen instruit oscille entre 1,350 et 1,400 grammes. Parmi les hommes illustres dont on a fait l'autopsie, nous savons que l'écopale de Dante pesait 1,470 grammes, celui de Schiller 1,506, celui de Kant 1,624, celui de Byron 1,792 et celui de Cuvier 1,820 grammes. Bismarck dépasserait donc le record cérébral jusqu'à nouvel ordre.

gros de sommeil, mais si jolie qu'il poussa un cri d'admiration. — C'est Vénus que je vois... Vénus elle-même. La jeune femme sourit, flattée malgré elle de ce compliment. Elle dit en riant: — J'ai changé un peu depuis la Scala?... J'ai grandi. — Et embelli donc! fit l'italien avec son exubérance habituelle. — Tu es... Il se reprit pour dire: — Tous es devenue, n'ost plus tatyover une femme si belle et qui paraissait si riche. Vous êtes devenue superbe, éblouissante. Et je ne m'étonne pas que les amours... Et du regard il désigna les richesses qui entouraient la jeune femme comme d'un nid de luxe. La comtesse ne comprit pas tout d'abord; puis elle saisit et parut un peu froissée. — Que veux-tu dire? fit-elle d'un air hantant... les amours?... Tu crois donc que je suis entretenu? Zéphyrino comprit qu'il avait dit une bêtise. Il se mordit les lèvres et bêgaya de vagues excuses... Julia voulut tout de suite établir devant lui sa situation, la situation du moins qu'elle se donnait. — Non, mon cher, dit-elle, je ne suis pas entretenue... J'ai rencontré mon père qui me fait une pension de quarante mille francs par an... Je suis la fille du comte Olivieri.

Crescent Théâtre.

"An Irish Gentleman" continue à attirer la foule au Crescent Theatre. C'est non seulement une nouveauté bien faite pour exciter la curiosité, mais la pièce est excellente, bien montée et on ne peut plus heureusement mouvementée. Il va sans dire que "An Irish Gentleman" est un mélodrame, et qu'on y chante en même temps qu'on y joue la comédie. Partout où paraît Andrew Mack, il y a des chants. Il a une si jolie voix, dont il se sert avec tant d'habileté! La seconde semaine du Crescent est, grâce à lui, aussi heureuse que la première.

Grand Opera House.

Nous avons non seulement le plaisir de constater une fois de plus, le succès franc, loyal, de "Pique" et de l'excellente troupe qui est chargée de l'interpréter, mais aussi et surtout une excellente nouvelle à donner: la première de "The Jilt" — une des meilleures productions de Dion Boucicault, qui a été, sans contredit, le plus populaire des dramaturges américains.

"The Jilt" nous fait pénétrer dans un monde assez peu connu aux Etats-Unis, excepté à New York, dans le monde du sport et des courses. Il va sans dire que la pièce sera jouée par la troupe qui a prouvé tant de succès à "Pique". On sait que c'est une troupe permanente, dont on connaît déjà tous les sujets.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1898.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: Etude sur Chateaubriand.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits sans lisiblement que possible sur papier écolier, réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages. Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant

—L'ancien ministre? s'écria l'italien abasourdi. — Lui-même... Il m'a reconvenue... Et je vais me marier. Julia riait franchement. Sur le seuil de la porte, il tira de sa poche un petit carton crasseux. — Voici mon nom, mon adresse, dit-il. Si vous avez besoin de moi, c'est à la vie, à la mort. Je suis l'esclave de la plume jolite et de la meilleure des femmes. La comtesse le poussa dehors et jeta dans un vase la carte qu'il lui remettait, n'espérant jamais avoir besoin de ses services.

Elle ne pensa à lui que le soir de l'incident de la Marche. Elle était rentrée en proie à une colère féroce, l'esprit tout plein de pensées de vengeance. Dédaignée! Méprisée!... Elle!... Et par qui?... Par un jeune homme moins riche qu'elle, peut-être, que ni sa situation, ni son nom ne mettaient au-dessus d'elle. [A continuer]

Elle a un cri involontaire, qui attire l'attention de Paul. Et le jeune homme et elle se regardent... Une flamme sort de leurs prunelles. Deux éclairs s'entre-croisent. — L'un les contemple avec ébahissement. — Puis la comtesse s'éloigne en murmurant à part elle: — Oh! le misérable! Pendant que Paul, éponanté du regard plein de haine et de rage qu'elle lui a jeté, dit à son ami: — Cette femme me portera malheur!

VI Le lendemain matin, toute frémissante encore de l'injure reçue, la comtesse Olivieri, vêtue d'une toilette fort simple, le visage couvert d'une épaisse voilette, descendait de coup à une centaine de mètres environ de la maison habitée par Zéphyrino... Puis elle se dirigea à pied à travers les terrains vagues jusqu'à la porte de l'habitation. S'étant assurée, après avoir lu le nom de Zéphyrino, que c'était bien là que demeurait l'italien, elle frappa quelques coups discrets de sa main gantée... C'est Margarita qui vint ouvrir... En voyant devant elle une femme élégante qu'elle ne connaissait pas, elle eut un mouvement de surprise, car elle n'était pas habituée à de sembla-

bles visites. Mais la visiteuse ne lui laissa pas le temps de s'ébahir. — Zéphyrino? demanda-t-elle d'une voix brève. — Il est ici, madame. — Dites-lui que je veux lui parler! — Bien, madame. Et la femme cria dans la maison: — Zéphyrino... on te demande... une dame... Il y eut dans l'intérieur de la maison, qui apparaissait toute sombre dans la grande lumière d'un jour de juin, une sorte de remue-ménage tumultueux, puis bientôt Zéphyrino apparut nu-tête, à moitié vêtu, courbé juste à terre, dans l'attitude du respect, disant avec volubilité: — Entrez, madame... Donnez-vous donc la peine... Quel honneur... je suis confus... La comtesse coupa court à ces salamales.

— Non, dit-elle sans détours, j'ai à te parler. Elle leva brusquement sa voilette. L'italien poussa un cri de surprise. — Julia!... Puis, se reprenant: — Pardon! madame la comtesse, et il salua jusqu'à terre. — Viens! fit la jeune femme d'un ton bref... Elle attira à l'écart le prétendu sculpteur, pendant que la femme, restée sur le seuil de la porte, les

contemplait, bête de stupéfait. Zéphyrino avait connu Julia, devenue la comtesse Olivieri, quand elle était danseuse à la Scala de Milan, où il était lui-même danseur. Il avait eu l'occasion, à cette époque, de rendre quelques services à la jeune fille. Puis, ayant été chassé du théâtre pour vol, il avait disparu. Julia l'avait revu plusieurs années après à Paris; au sortir d'un théâtre, un homme s'était précipité pour ouvrir la portière de sa voiture, et elle avait reconnu Zéphyrino. Ils avaient causé, Zéphyrino s'était donné comme un artiste. Il était sculpteur. Mais les affaires n'allaient pas. L'art était dans la maquette, et ne pouvant pas vendre ses statues, il ouvrait les portes le soir, de temps en temps, pour apporter du pain à la maison. Il avait une fille, deux garçons, une femme. Il fallait que tout ce monde mangât. La comtesse lui glissa un louis dans la main et monta dans son coupé. Zéphyrino, ébahi, résolut de cultiver cette relation. Il monta derrière la voiture et vit Julia entrer chez elle. Le lendemain, il savait que l'ancienne petite danseuse de la Scala se faisait appeler la comtesse Olivieri, elle passait pour être riche, avait chevaux, voiture, etc., et quelques jours après, vêtu du costume italien classique, chapeau pointu, petite veste, jambes entourées de bandelettes, il se pré-

sentait chez sa compatriote, une statue de plâtre dans les bras, couverte d'un voile. Les domestiques voulurent le renvoyer. Mais il prétendit que Mme la comtesse l'attendait... que Mme la comtesse était sa compatriote... que c'était elle qui lui avait dit de lui apporter une statue. Et il parlait avec un tel aplomb, il paraissait si sûr de lui, qu'on n'osa pas le mettre à la porte. On le fit entrer dans l'antichambre, et il resta environ une heure sur une banquette, regardant les allées et venues de la maison, évaluant du regard le tapis, les tentures, toutes les choses luxueuses qui l'entouraient. Il n'était pas surpris de cette splendeur. Il savait que les femmes, surtout quand elles sont jolies comme l'était déjà Julia à cette époque, font facilement fortune, mais il se trompait en croyant que l'ancienne danseuse était devenue simplement une fille entretenue... et il était un peu étonné de la tenue correcte de la maison, de l'allure discrète des domestiques. Cela lui en imposait un peu et il avait perdu tout son aplomb quand une servante vint l'arracher à ses méditations le prévenir que Mme la comtesse allait le recevoir. Il fut introduit dans un luxueux boudoir dont les tentures et les bibelots l'éblouirent; puis la comtesse parut, en peignoir orné de somptueuses dentelles, la chevelure encore en désordre, les yeux

gros de sommeil, mais si jolie qu'il poussa un cri d'admiration. — C'est Vénus que je vois... Vénus elle-même. La jeune femme sourit, flattée malgré elle de ce compliment. Elle dit en riant: — J'ai changé un peu depuis la Scala?... J'ai grandi. — Et embelli donc! fit l'italien avec son exubérance habituelle. — Tu es... Il se reprit pour dire: — Tous es devenue, n'ost plus tatyover une femme si belle et qui paraissait si riche. Vous êtes devenue superbe, éblouissante. Et je ne m'étonne pas que les amours... Et du regard il désigna les richesses qui entouraient la jeune femme comme d'un nid de luxe. La comtesse ne comprit pas tout d'abord; puis elle saisit et parut un peu froissée. — Que veux-tu dire? fit-elle d'un air hantant... les amours?... Tu crois donc que je suis entretenu? Zéphyrino comprit qu'il avait dit une bêtise. Il se mordit les lèvres et bêgaya de vagues excuses... Julia voulut tout de suite établir devant lui sa situation, la situation du moins qu'elle se donnait. — Non, mon cher, dit-elle, je ne suis pas entretenue... J'ai rencontré mon père qui me fait une pension de quarante mille francs par an... Je suis la fille du comte Olivieri.

une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse. Le comité nommé pour examiner les manuscrits, outre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique. Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au secrétaire. Le Secrétaire perpétuel, BUS BOURN, P. O. Box 725.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an; \$6.00. 6 mois; \$3.00. 3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15.15. Un an; \$7.55. 6 mois; \$3.85. 3 mois.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00. Un an; \$1.50. 6 mois; \$1.00. 4 mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans nos éditions quotidiennes, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent adresser aux marchands.

EDITION DU DIMANCHE

Notre agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

NOUS AVONS UN GRAND ASSORTIMENT DE...

NOUS AVONS UN GRAND ASSORTIMENT DE...

NOUS AVONS UN GRAND ASSORTIMENT DE...

NOUS AVONS UN GRAND ASSORTIMENT DE...

NOUS AVONS UN GRAND ASSORTIMENT DE...

NOUS AVONS UN GRAND ASSORTIMENT DE...

NOUS AVONS UN GRAND ASSORTIMENT DE...

NOUS AVONS UN GRAND ASSORTIMENT DE...

NOUS AVONS UN GRAND ASSORTIMENT DE...

NOUS AVONS UN GRAND ASSORTIMENT DE...

NOUS AVONS UN GRAND ASSORTIMENT DE...

NOUS AVONS UN GRAND ASSORTIMENT DE...

NOUS AVONS UN GRAND ASSORTIMENT DE...

NOUS AVONS UN GRAND ASSORTIMENT DE...

NOUS AVONS UN GRAND ASSORTIMENT DE...

NOUS AVONS UN GRAND ASSORTIMENT DE...

NOUS AVONS UN GRAND ASSORTIMENT DE...